

TOUT EST POSSIBLE EN GUYANE FRANÇAISE

par Danielle HUNEBELLE
(*Réalités*, juin 1954)

Une ville assoupie,
une forêt vierge,
une terre qui dort,
on cherche les hommes forts
qui viendront les éveiller.

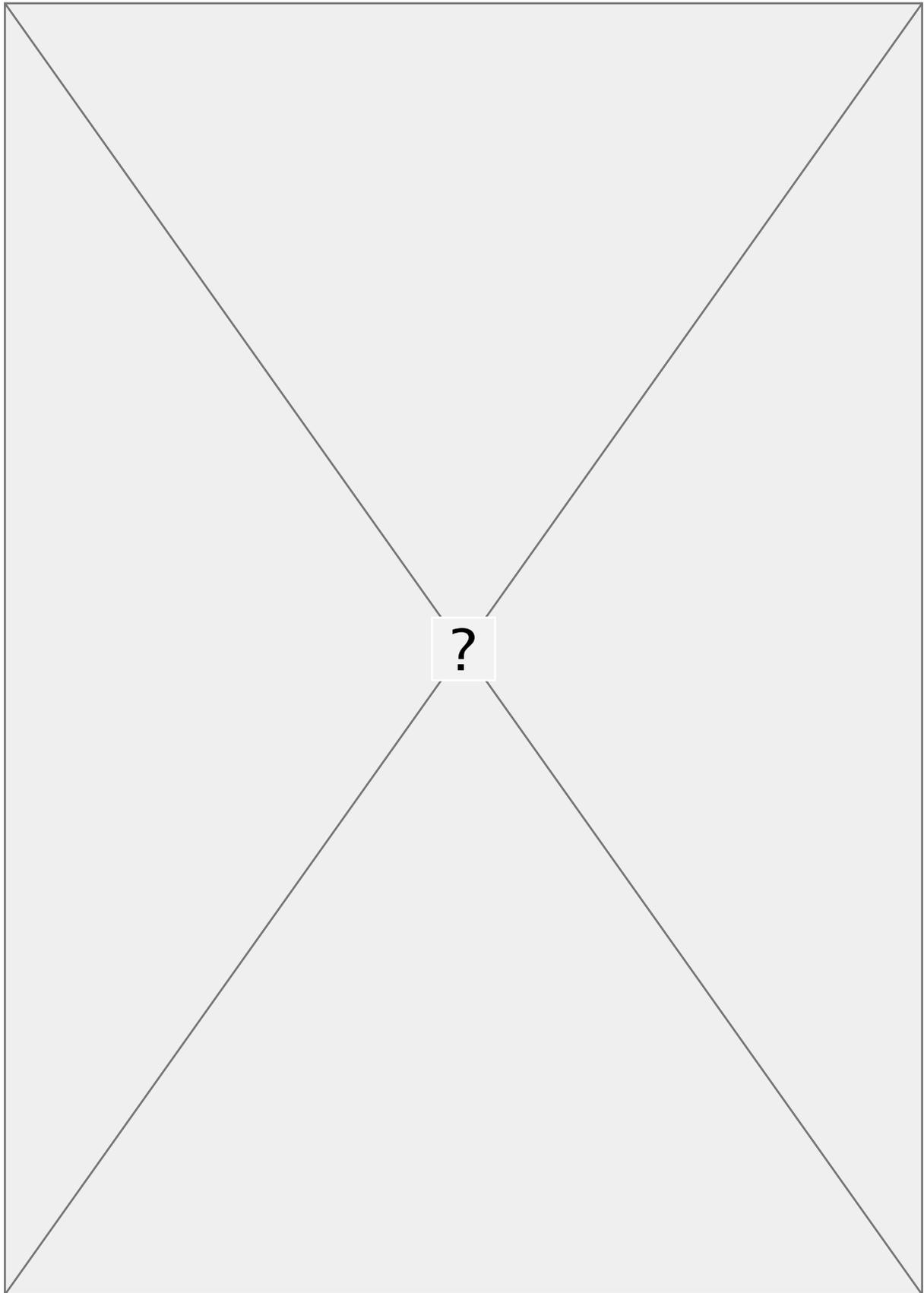


CAYENNE est vétuste. C'est le chef-lieu de la Guyane (qui couvre une superficie de 85.000 km² ; densité: 0,27 habitant au km²). Ses maisons séculaires abritent 15.000 habitants, soit environ la moitié de la population totale de ce département d'outre. Quatre races y cohabitent et font bon ménage.

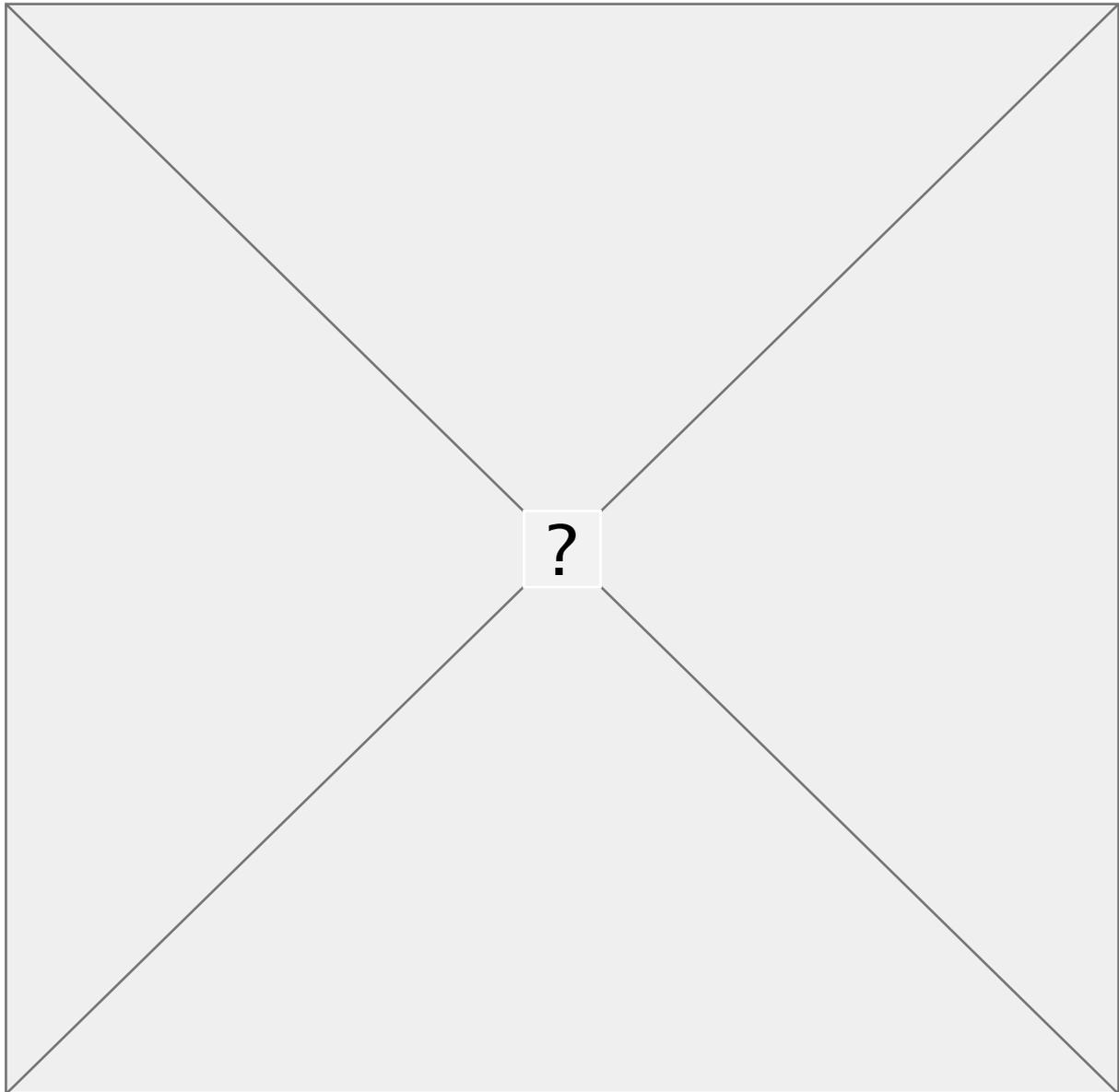
CAYENNE en Amérique du Sud, c'est 1760 en l'an 2000. Exquis et ridicule. Lorsqu'on vous a fait, à travers les villes champignons américaines, quarante-sept fois de suite le coup du réveil à l'aube, avec perceuses à la clé, marteaux, moteurs, scies, rabots, lampes à souder, freins, sirènes, pétards, et qu'un jour enfin vous n'ouvrez les yeux qu'à midi, dans une guinguette de Robinson, entre le râteau d'un jardinier ancien forçat, et le paisible ba ba de moutards créoles aux cheveux crépus qui épellent en français, c'est exquis. Mais lorsque quarante-sept jours durant vous avez parcouru les ciels où il y a le plus d'avions, les autostrades où il y a le plus de Cadillac, les gratte-ciel où l'air est le mieux conditionné, les usines où l'on fabrique le plus de conserves, les puits où il coule le plus de pétrole, les collines où s'agglomèrent le plus d'échantillons humains, et qu'au flanc de ce continent survolté on vous désigne un carré rempli d'herbe et trois ou quatre baraques en bois et tôle ondulée, exactement dans l'état où les a trouvées Caroline Chérie il y a deux siècles, et que l'on vous dit : « Voilà la présence française en Amérique du Sud... », c'est ridicule.

Les pays américains ont une loi commune : la géographie y est plus importante que l'histoire. Pour les recréer, ce n'est pas de sa mémoire qu'on s'aide, c'est d'une carte. *Grosso modo*, la moitié de l'Amérique du Sud a pour épine dorsale l'Amazone, et c'est dans la zone d'influence géologique de l'Amazone qu'on trouve le bouclier guyanais. Le Venezuela en a une partie, l'Angleterre une autre, la Hollande une troisième, la France la quatrième, et le Brésil la cinquième. Dans toutes les Guyanes même climat équatorial, même sous-sol, mêmes forêts immenses, mêmes boues de l'Amazone. Le peuplement diffère, et les problèmes politiques, mais la nature a le dernier mot.

La Guyane française est un mouchoir de poche, grand trois fois comme la Bretagne, admirablement posé sur la côte atlantique, entre Surinam (Guyane hollandaise), et le nord de l'immense Brésil. Je dis admirablement car Cayenne, capitale de la Guyane française, est le seul point d'Amérique à peu près équidistant de Dakar, de New-York et de Rio de Janeiro. À une époque où il est plus précieux de se trouver sur une trajectoire aérienne internationale que de posséder une mine d'or, on imagine le parti à tirer d'une pareille situation. Pour le moment, Cayenne se borne, lorsqu'on dit son nom, à faire hausser les épaules à toute l'Amérique. Pourquoi ? Après le climat électrique de Rio, la réverbération orangeuse de Caracas, l'oppression d'Amazonie, on se sent bien dans la douce humidité guyanaise. Les habits collent à peine au corps. La brise est odorante, le soleil tamisé. Si tout créole, femme, enfant, porte jour et nuit un casque colonial sur la tête (le port du casque est ignoré partout ailleurs), c'est qu'il y a les influences maléfiques de la lune, et puis les bagnards, eux, n'avaient pas de chapeau. Partout des frondaisons opulentes, pleines d'eau à craquer, des arbres centenaires, palmistes au cou trop long, manguiers, flamboyants en fleurs, frangipaniers, fromagers au tronc plissé comme ceux d'Angkor (la Guyane et, d'une façon générale, toutes les régions amazoniennes rappellent beaucoup l'Indochine). Le ciel gris, la brousse qui commence en pleine ville, les urubus, vautours chargés de la voirie le long des trottoirs, des centaines de chiens galeux décolorés qui n'appartiennent à personne, les maisons basses avec auvent marron, la gentillesse indolente des négresses en robe à fleurs ornée de valenciennes qui circulent à bicyclette avec un parapluie, l'air désuet, provincial, le carillon qui, dans le silence moite, sonne l'heure de la veille, les paillotes surélevées le long de l'Océan jauni, l'iguane vert qui vous file à plat ventre entre les jambes, tout est atmosphère familiale, bêtasse, hors du siècle, hors du monde. La Belle au Bois dort, en pleine hystérie américaine.



A L'INTÉRIEUR, la faune est multiple, la flore généreuse, le climat agréable, avec une température constante de 26 degrés. Les insectes pullulent. Il n'existe pas encore de véritable réseau routier comme voie de pénétration, on utilise les rivières trop souvent grossies par des pluies surabondantes. Ci-dessus : un chasseur noir et deux blanchisseuses.



POUR SE DISTRAIRE, l'élite de Cayenne reçoit, lit, nage en piscine et au bord de la mer, où l'eau est troublée par la boue de l'Amazone, chasse, campe dans la brousse, va au cinéma, et joue au bridge. Ci-dessus, de g. à d., sur le canapé : M. Dussol et le préfet, M. Vignon. Autour de la table: M^{mes} Labarrère, Vignon, Donat et Cornu ; derrière elles : M^{mes} Ziwès et Stahl-Léo-Agnou ; au fond : MM. Donatien, ingénieur des ponts et chaussées ; Labarrère, directeur des douanes ; Ziwès, architecte départemental, et leur hôte : M. Stahl-Léo-Agnou.

Comme elle dort bien. Sur un territoire qui représente en surface le sixième de la France, combien d'habitants ? Moins qu'à Saint-Brieuc... Tous, Indiens primitifs (quelques tribus de Roucouyennes, Palicours, Émerillons, Oyampis), Noirs africains (Boschs, Bonis, Saramacas qui, vêtus du pagne kalimbé, pratiquent le canotage en rivière), une vingtaine de milliers de créoles (on appelle créole en Guyane toute personne de couleur), et les rares Européens, de quoi vivent-ils ? Il n'y pas d'agriculture en Guyane. Les tomates arrivent de France, on les paie 500 francs le kilo. Il n'y a pas non plus d'élevage. Les quelques vaches ont été abandonnées dans la savane au soleil, et elles ne donnent pas de lait. Quant à l'industrie, aucune ombre de cheminée d'usine ne se profile nulle part durant 90.000 kilomètres carrés. Alors ? Alors on émarge à l'un des innombrables budgets (État, département, commune, syndicat des commune, sociétés de l'État), et on est fonctionnaire. Toute famille guyanaise est entretenue par son fonctionnaire. Comment vivraient-ils autrement ? Passe encore, pour les Guyanais. Ils sont citoyens français depuis 1947, comme les Martiniquais, comme les Guadeloupéens. Mais les Français de la métropole ? Sitôt débarquée, j'ai demandé à en rencontrer un, un seul, qui soit autre chose que fonctionnaire. On m'a considérée avec

embarras. A la fin de mon séjour, et en comptant laborieusement sur mes doigts, j'avais fini par récolter un plombier ex-pêcheur de requins, un coiffeur, le directeur du cinéma Pax, deux entrepreneurs de travaux publics, un représentant de commerce, un charcutier, le directeur d'une scierie, sans oublier quelques forçats libérés... Comment, après trois siècles, la plus vieille de nos colonies est-elle réduite à une indigence auprès de laquelle les pires misères sud-américaines paraissent dorées ?

L'explication se trouve non à portée de l'intelligence, mais de la main, page 1.428 du Petit Larousse. On n'y définit la Guyane ni comme un pays bien situé, doté du meilleur climat de l'Amérique du Sud, ni comme un pays riche, doté d'un sous-sol qu'il n'est venu à l'idée de personne pendant trois siècles de prospecter, mais comme « le lieu de transportation des relégués et des condamnés aux travaux forcés ». Victime du pire des malentendus, ce charmant papillon, au lieu de porter la présence française aux deux pôles d'un continent tout prêt à l'accueillir, fut épinglé de force dans de la vase bourbeuse, et n'a jusqu'à maintenant à son actif que des morceaux d'ailes brisées, la maladie et la mort.

CELA a commencé en 1765, lorsque la France imagina d'expédier 10.000 immigrants sur le fleuve Kourou, les hommes en culotte de peau, les femmes en perruques et robes à panier, avec mission de se multiplier et de peupler la Guyane : ce beau monde débarqua sur la savane marécageuse, fit un tour de valse, excita les anophèles, et mourut. La rapidité d'un tel dénouement provoqua l'admiration, et les révolutionnaires s'en souviendront vingt-cinq ans plus tard, au moment d'écarter des indésirables. Tour à tour, Pichegru, Collot d'Herbois, Billaud-Varenne, connurent les palétuviers de l'île de Cayenne, l'appel des singes hurleurs, et les cocons rouges des fleurs de balisiers. Peut-être eurent-ils aussi des contacts avec les Indiens de l'Amazonie brésilienne et les Noirs de Surinam, utilisés comme esclaves dans les plantations guyanaises. On commençait à cultiver fructueusement le poivre, le balata (caoutchouc), rien ne s'opposait à ce que la Guyane française se développât, au moins comme ses voisines. L'abolition de l'esclavage au XIX^e siècle fit désertifier les plantations, puis coup sur coup deux coups définitifs sont portés à notre Guyane : l'institution du bagne, et la découverte de l'or.

Dans l'esprit de Napoléon III, le bagne était une institution de haute volée : on allait employer la main-d'œuvre pénale à fertiliser la terre, puis on coloniserait par les libérés. Amélioration de l'homme par la terre, de la terre par l'homme. Le bagne n'était plus un stérile instrument répressif, mais une œuvre sociale et politique, permettant le peuplement des terres lointaines. En fait, et de l'aveu général, le bagne a été une catastrophe, non seulement pour les bagnards qui y sont morts une fois sur trois, mais pour la Guyane dont, en un siècle, ils n'ont rien su faire que la réputation. Le bagne, État dans l'État, dépendait de l'Administration pénitentiaire, dont le budget était gardé jalousement secret. Son chef, généralement un militaire, commandait son territoire centralisé à Saint-Laurent-du-Maroni, et ses rapports avec le gouverneur civil de Cayenne étaient si tendres que, au bout de cent ans et de 80.000 hommes, il n'avait encore pas trouvé le moyen de faire ouvrir une route reliant sa capitale à celle de la Guyane. Quant aux gardiens, analphabètes recrutés parmi la lie, mais épaulés politiquement, ils agissaient en vrais gardes-chiourmes, revendant la nourriture [...] par crédits, favorisant leurs créatures, laissant les autres enchaînés nuit et jour, mélangeant jeunes et vieux dans la pire amoralité, une seule idée en tête : que chacun rapporte, et au maximum.

Loin d'être économique et colonisatrice, l'action du bagne fut en définitive abjectement disciplinaire. A quel moment les hommes auraient-ils travaillé pour la colonie ? Lorsqu'ils n'embellissaient pas le pénitencier, ils s'employaient comme garçons de famille chez des particuliers. « Ma belle-mère, dit une Parisienne mariée à un Chinois guyanais, avait, elle aussi, son bagnard, comme tout le monde. Il était bonne à tout faire, jardinier, cuisinier. En 1921, on lui donnait 3 francs par jour ... » Sur les habitants de la Guyane, cette cohabitation a eu des effets psychologiques déplorables. Tous travaux, même les plus légers, laver, repasser, porter un paquet, sont encore considérés

comme des travaux de bagnards. Cultiver la terre, personne n'y songe. Le bain fut officiellement supprimé en 1945. Parmi les anciens bagnards, j'en ai rencontré, évadés, à l'étranger l'un, médecin très coté au Venezuela ; l'autre, agitateur musulman, au Brésil. Les libérés, difficilement reclassables en France où on ne les embauche pas, demeurent en Guyane ; ils y font le coiffeur, le comptable, le vendeur, le restaurateur. La mécanique, même le bricolage, n'intéressent personne. Je suis sorti de l'avion avec un fermoir de valise brisé ; un ex-bagnard (élevé chez les Franciscains et qui se destinait à la religion, mais en fut détourné par son penchant à ratisser les troncs) se mit obligeamment en quête d'un ouvrier. Il est revenu huit jours après, la valise à la main, souriant, et me tendant un clou : c'est le fermoir qu'il avait trouvé.

Après les criminels et les récidivistes, on jugea bon d'interner en Guyane les condamnés politiques : le séjour de Dreyfus à l'île du Diable n'a pas redoré, dans l'opinion mondiale, le blason de la colonie. Mais la découverte de tonnes et de tonnes d'or non plus, ce qui est plus paradoxal. Des rushs s'ensuivirent, qui, au lieu de faire démarrer le pays, n'engendrèrent que trafic, parasitisme, appauvrissement, misère générale. Plus personne ne songea à travailler de ses bras, aucune production locale à partir. Les spéculateurs se succédaient, invoquant des sociétés plus ou moins fantômes, ayant leur prétendu siège à Paris. Pour quelques orpailleurs heureux qui firent fortune, la masse de la population fut, une fois de plus, victime d'un mirage. Et c'est ainsi que la Guyane, restée à l'écart des grandes voies de communication, pas assez peuplée pour attirer les missionnaires, ni connue pour tenter les pionniers, s'est réveillée, après la Deuxième Guerre mondiale, département français, sans une goutte d'eau, sans électricité, sans une seule plantation en activité, bourdonnante de moustiques et sans que personne eût encore songé à faire l'inventaire de ses richesses.

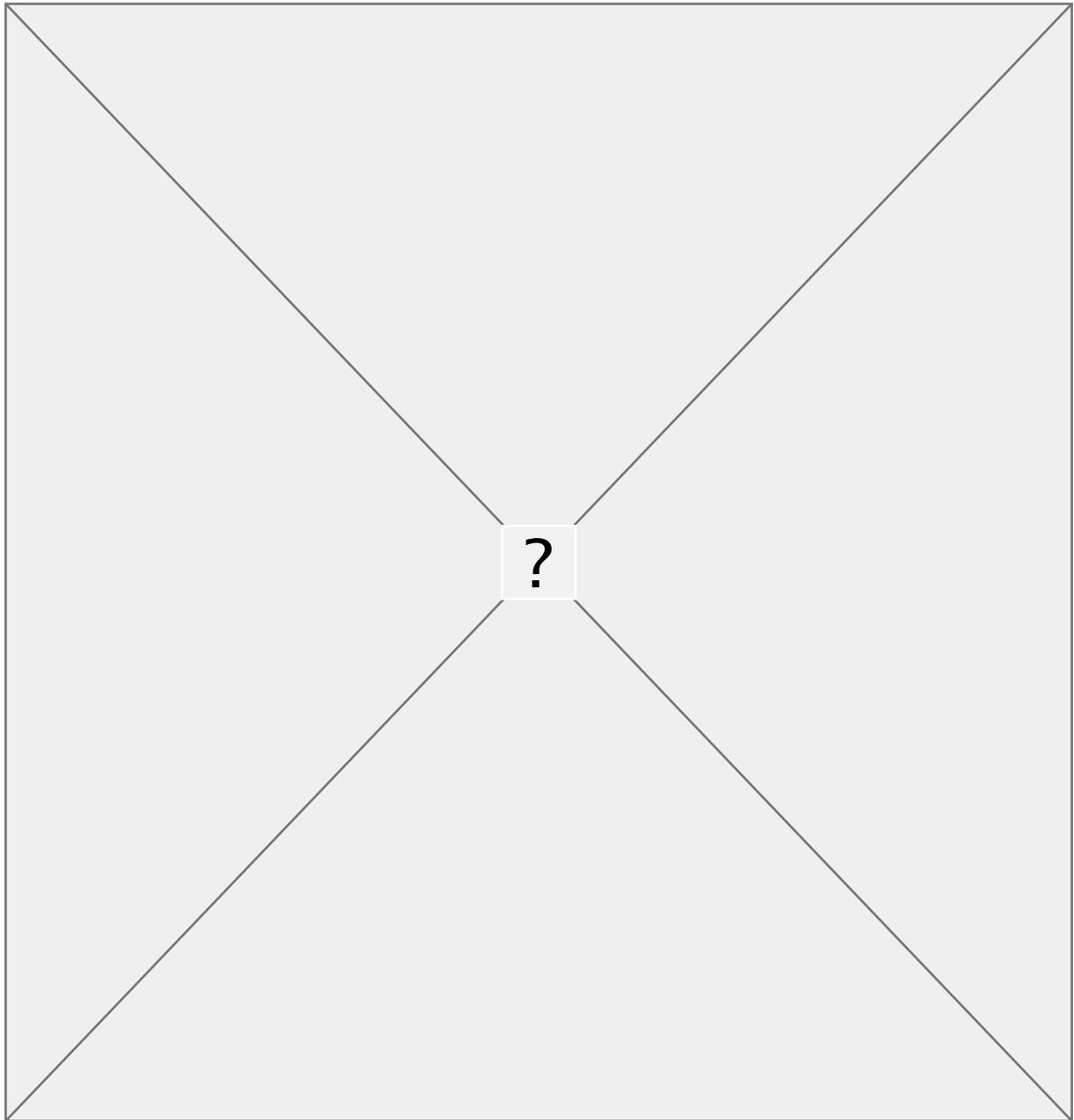
La départementalisation a apporté à la Guyane au moins une chance : un préfet qui s'occupe d'elle. Robert Vignon, quarante-trois ans, né à Constantine, est une espèce de géant qui aurait été boy-scout, puis chasseur alpin. Pour lui, la bataille de Cayenne est une bataille olympique. Licencié en droit et ès lettres, il fut à trente-six ans nommé préfet avec pouvoirs de gouverneur, mais c'est sans doute à ses titres athlétiques, natation, footing, basket-ball, qu'il doit d'avoir eu le coup de foudre pour la forêt vierge discréditée. L'expérience de la Tennessee Valley le travaille, il rêve de recommencer Lilienthal. Il est le premier fonctionnaire français à avoir parcouru à pied, à cheval, en canot, en avion, l'intérieur de la Guyane. Il connaît le pays mieux que personne, ses possibilités, ses limites, il y croit, et après tant de tentatives avortées, de fonctionnaires rabat-joie, extincteurs, étriqués, pessimistes, cela réconcilie de rencontrer un bâtisseur. avec du souffle, du jarret, et des conceptions. Grâce à lui — et à de rares collaborateurs —, on a enfin commencé à dresser des cartes, à faire des prospections ; quelques routes sont asphaltées, les bacs en bois cèdent la place à des bacs métalliques, les rivières sont nettoyées, les eaux épurées.

Avoir l'eau, c'est un gain appréciable : certains villages des Basses-Alpes ou de l'Ardèche s'en féliciteraient. Quand il s'agit d'un département situé à 10.000 kilomètres de la métropole, sur le continent le plus avancé du globe, au milieu de territoires en pleine exploitation, et que le retard à rattraper ne se compte pas en années, mais en siècles, c'est une goutte dans la mer. De quoi s'agit-il en Guyane ? Ou de se mettre à l'échelle du continent américain — ou de passer la main. Ici comme ailleurs, l'option s'impose, et la France, sauf à végéter, doit choisir. Qu'est-ce que la Guyane peut donner à la France ? Quelles sont ses ressources, ses avantages, ses inconvénients ?

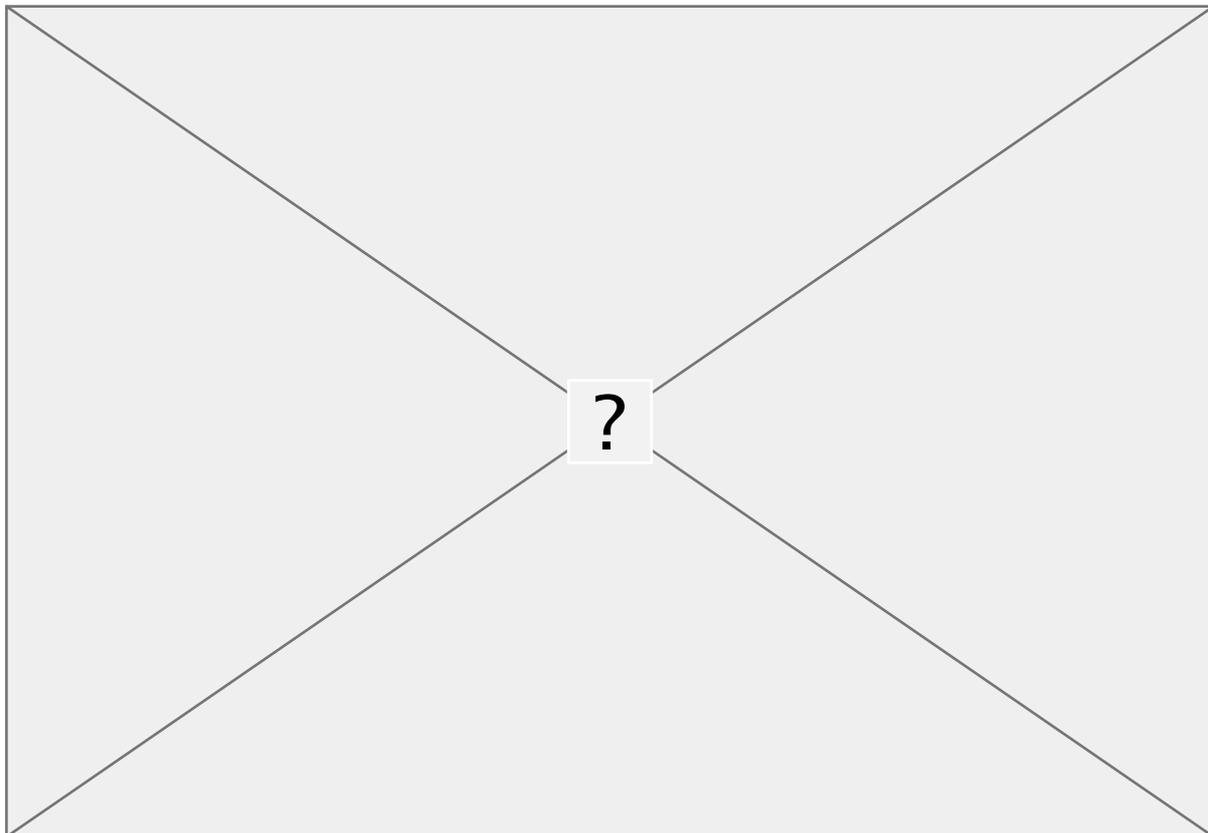
Avant tout, la Guyane n'est pas commencée. C'est la seule page blanche d'un livre où tout le reste est écrit, et que l'on trouve dans les bibliothèques « tournant le dos à la vie », comme disait Valéry. Lorsque j'ai découvert la Guyane, je n'en croyais pu mes yeux. Enfin un territoire français tout neuf. Où l'on débarque comme au XV^e siècle, avec une âme de navigateur, ou d'aventurier. Un climat uniformément doux (environ 26 degrés). Pas de vraie plaine, pas de vraie montagne (c'est, à mon sens le seul inconvénient irrémédiable : le plus haut sommet atteignant à peine 700 mètres, si l'on veut changer d'air sans quitter la terre française, il faut aller atterrir huit heures plus tard

sur les montagnes de la Martinique). L'état sanitaire ? Jusqu'en 1947, le paludisme et la lèpre ravageaient. Le docteur Floch, Breton bourru, installé à Cayenne un peu avant la guerre, quand le microscope et la seringue y étaient inconnus, s'acharna à identifier vingt et une espèces d'anophèles et cent soixante-deux espèces de moustiques, créa l'Institut Pasteur, puis manipula le DDT avec tant de générosité que les cas de fièvre tombèrent dans la proportion de 90 %, et ceux de mortalité infantile aussi. Chaque année, on continue à pulvériser chaque maison au DDT. Les résultats sont confirmés, d'une part, par le nombre des naissances, qui augmente au point qu'on a dû agrandir la cathédrale, et que l'on songe à surélever le Lycée, et, d'autre part, par les contrôles du Bureau sanitaire panaméricain, qui n'a pas la réputation d'être un plaisantin (on voit des gosses pêcher l'écrevisse jambes nues dans la rivière, sans quinine, sans un accès de fièvre. Les géologues travaillent dans la forêt, couchent dans des carbetts (huttes) couverts de feuilles de palmiers tressées, tracent des layons dans de mauvaises conditions, comptent jusqu'à cinquante mois de brousse : ils ne sont pas paludéens. Combien de fois ai-je bu moi-même de l'eau de la rivière sans la filtrer ?). La lèpre, soignée selon les méthodes de l'Institut Pasteur, est elle aussi en régression. La Guyane est un pays où l'homme, Européen ou pas, peut vivre. De quoi ?

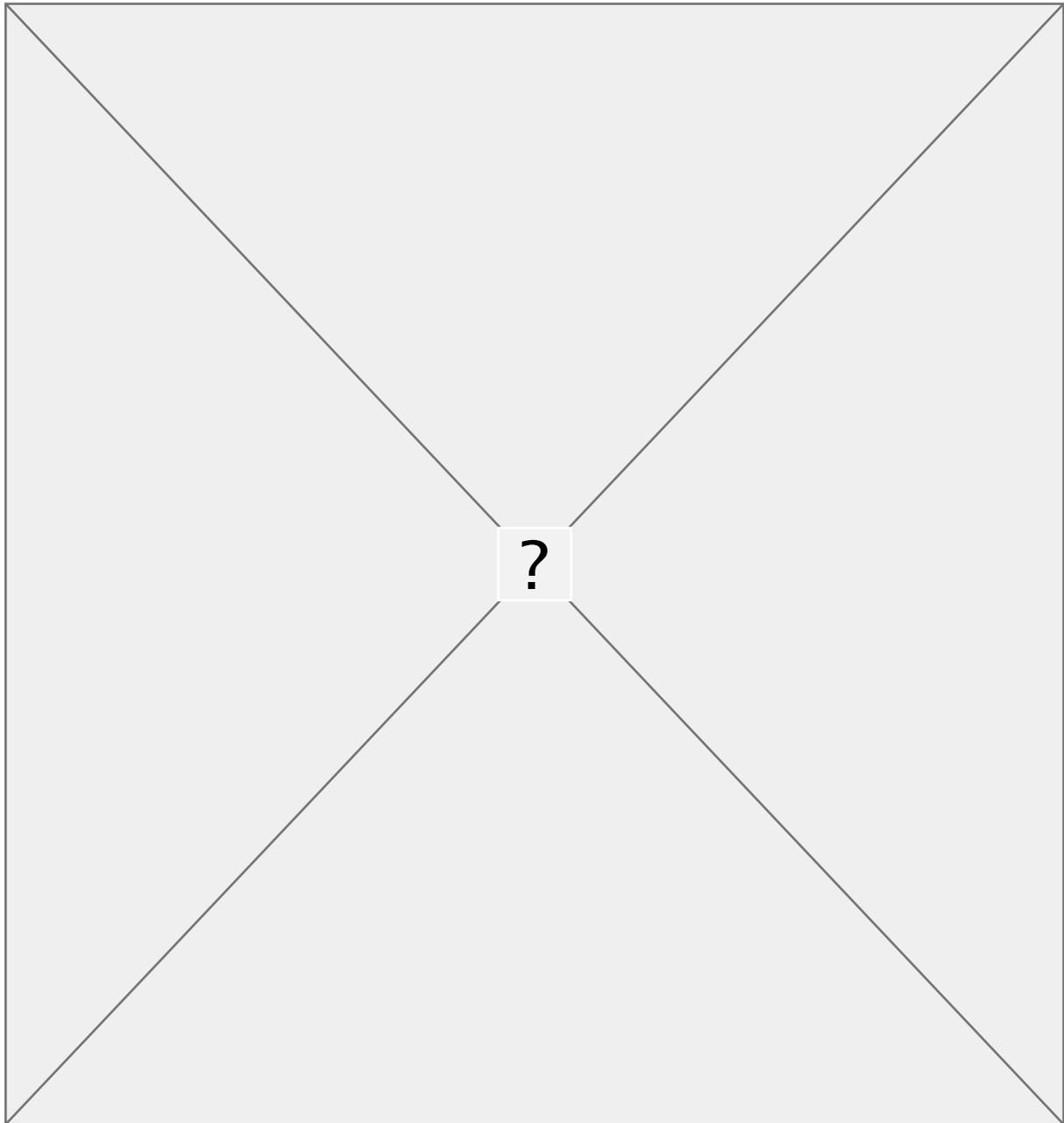
Le sous-sol commence à être connu. Le Bureau minier, société d'État créée depuis 1950, poursuit les prospections avec trente ingénieurs et sous la direction d'un polytechnicien. Ils ont repéré déjà des gisements d'hématite, de tantalite, d'or et de bauxite. Pour l'hématite, on sait que sa teneur en fer est haute, et l'on espère beaucoup du tonnage. Le tantale, utilisé dans les aciers, résiste à la chaleur élevée des moteurs à réaction. Il y en a peu dans le monde (sauf en Corée), il est d'autant plus intéressant dans l'immédiat que les États-Unis ont décidé d'octroyer une prime de 100 % sur les livraisons de tantalite jusqu'en 1957. L'or existe en quantité, jadis alluvionnaire, mais il a été écrémé, aujourd'hui on le trouve mêlé au dans les roches de Saint-Élie et moyenne Mana. Les cours de l'or sur le marché mondial ont tant baissé (et ils continuent), et le prix de la main-d'œuvre est tel, qu'on se demande si c'est la peine d'extraire. Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, on produisait plus d'une tonne d'or par an. Aujourd'hui, à peine 300 kilos.



AU « PETIT BALCON », de 22 à 7 heures, la population danse et l'orchestre joue sans répit. En période de carnaval, qui dure un mois, le travesti est de rigueur. La danse est la distraction préférée des naturels guyanais. Il y a quantité de bals à Cayenne. Dans ces régions à faible densité, où l'absence de cultivateurs se fait lourdement sentir, des contrées surpeuplées : Antilles. Indochine, pourraient déverser leur trop-plein.

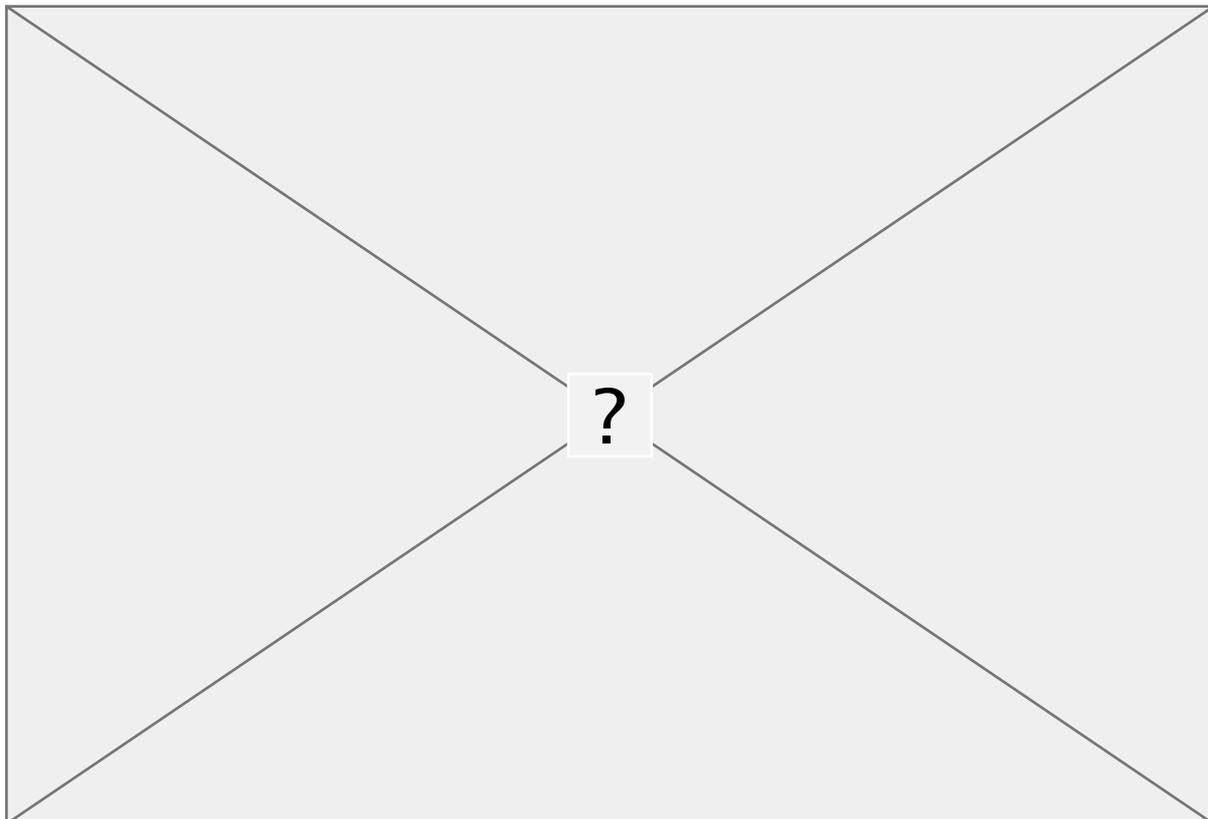


LES NOIRS, anciens esclaves importés à partir du XVII^e siècle ou transfuges de Guyane hollandaises, largement représentés dans la population créole, vivent aussi à l'intérieur du pays, en tribus très hiérarchisées. Ci-dessus: sur la rivière Oyak, l'école de Rura, dont l'institutrice est noire.

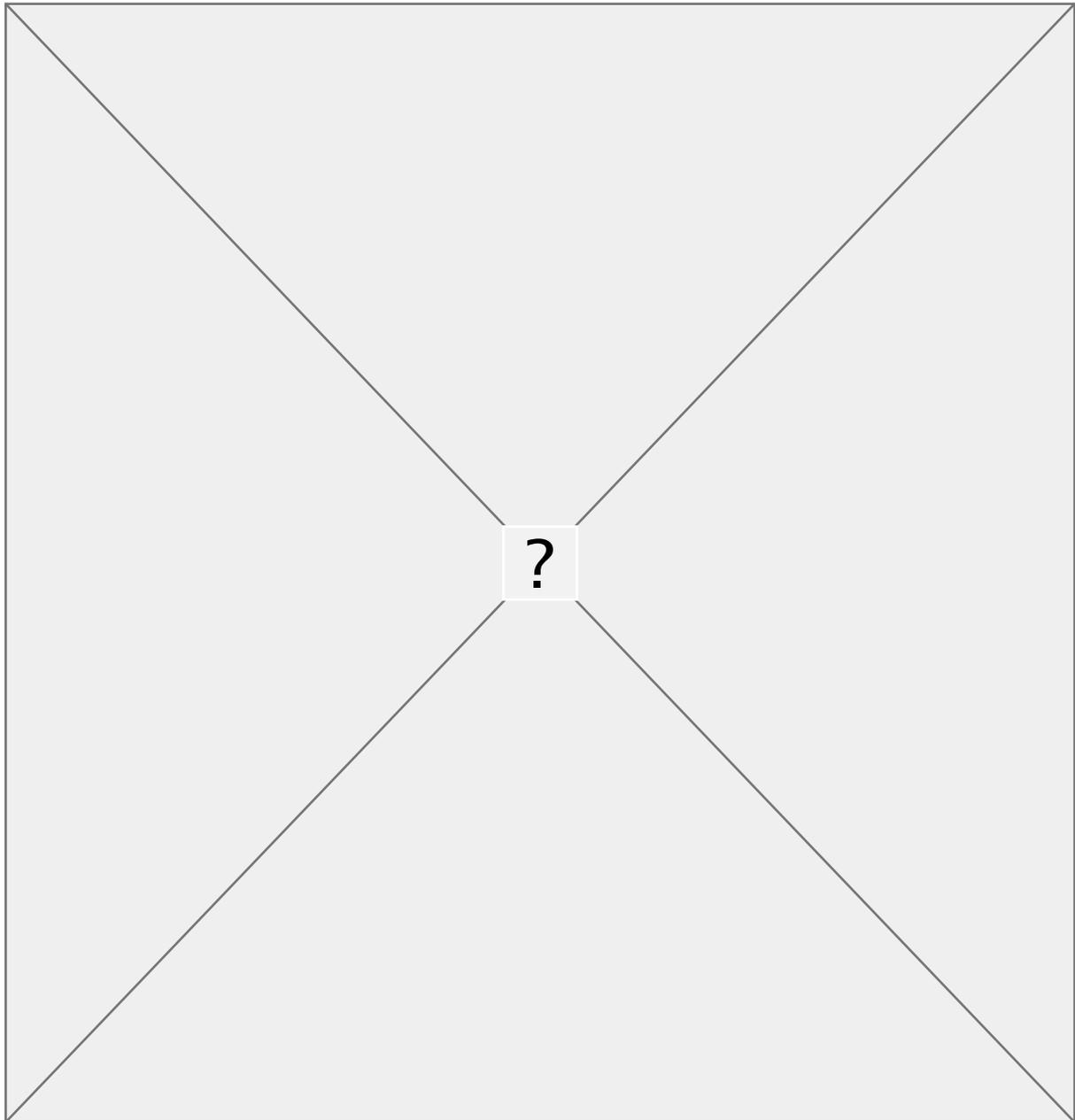


La reine de Cayenne, Marguerite Claire.

Mais la grande découverte, c'est bauxite. La bauxite sert à produire l'aluminium, dont le monde manque. Le gisement, localisé sur la montagne de Kaw, est évalué à environ 30 millions de tonnes, d'une teneur variable. La bauxite a déjà fait la prospérité des deux Guyanes voisines, hollandaise et britannique, qui fournissent au Canada 98 % du minerai utilisé. La Société Alcoa exploite à Mocado, en Surinam., le plus grand gisement du monde. Les Anglais, eux, exploitent depuis 1911 (Aluminium Co). En Guyane française, au lieu de se trouver dans les terres basses, en profondeur, la bauxite gît dans les terres quaternaires, récentes, on marche dessus, ce qui supprime les frais de déblaiement. De ce fait, elle contient moins de silice, mais plus de fer. La moyenne de la teneur en alumine, au lieu d'être à 56 %, ne dépasse pas 46 %. Si on exporte, étant donné le poids inutile du fer et le prix du fret, on perd les trois quarts du gisement. Si, d'autre part, on veut traiter sur place jusqu'à l'aluminium, le kilowatt est trop cher (1 franc au Canada, 48 francs en Guyane). Reste la solution employée en Jamaïque, qui consiste à transformer sur place la bauxite en alumine, et à exporter cette alumine. On étudie actuellement le prix de revient du traitement.



LES JAUNES, comme les noirs de la côte, se sont fondus dans l'ensemble créole. Beaucoup ignorent leur langue d'origine. Ils tiennent des boutiques : épicerie, blanchisseries, débits de boissons, particulièrement fréquentés. Consommation de base : le rhum, d'importation martiniquaise.

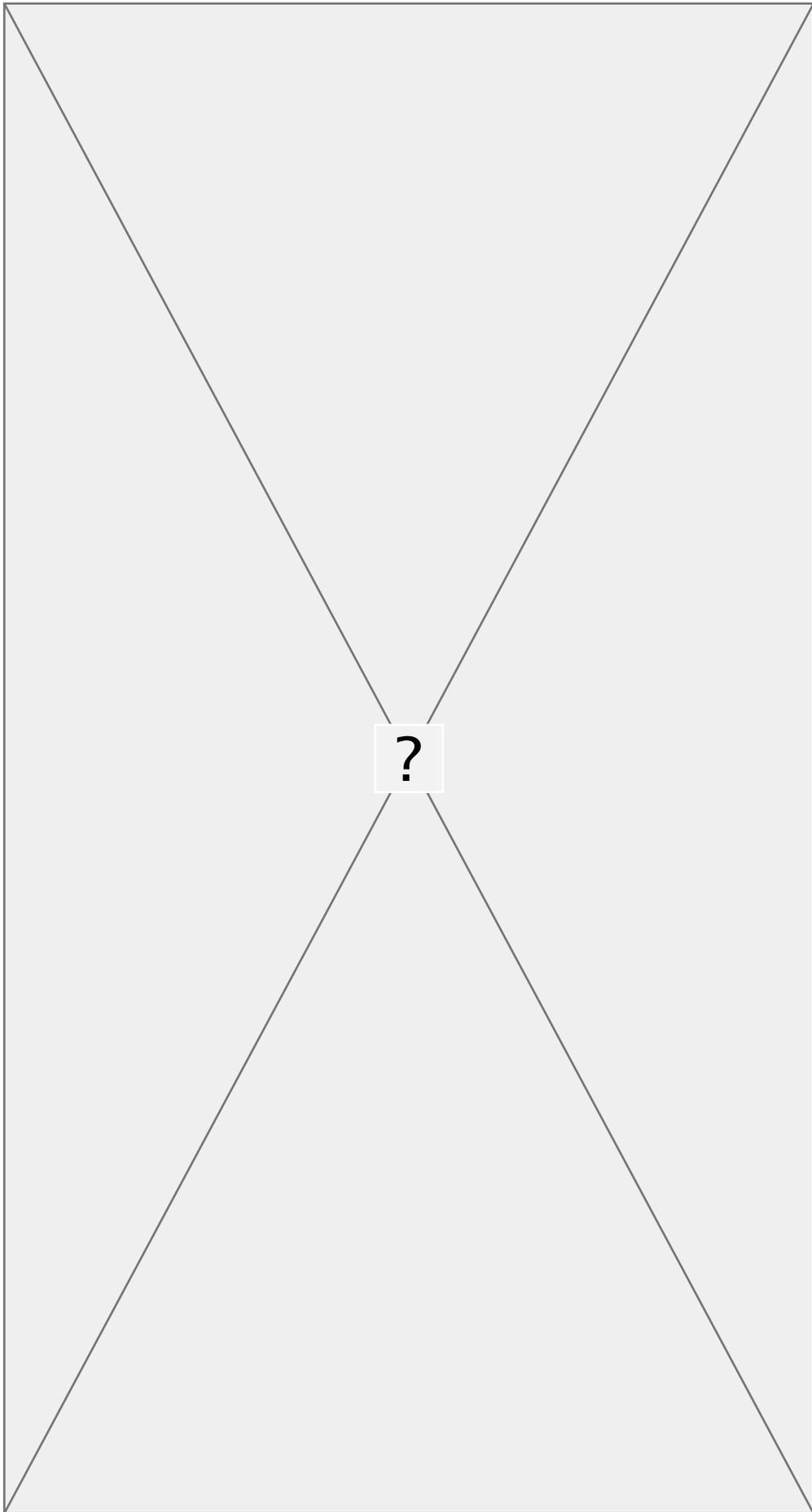


Un patriarche sino-indien.

Après la bauxite, la forêt. La Guyane a d'immenses réserves de bois. On y trouve toutes les essences : wacapou, angélique (de la qualité du teck), goupé, wapa, amarante, utilisables dans la construction, les travaux hydrauliques, les traverses de chemin de fer, etc. Pour les menuisiers-ébénistes : carapa (très prisé aux États-Unis), cèdre, Saint-Martin rouge et gris, amourette, moutouchy, yayamadou, et des centaines d'autres. Quant aux débouchés : d'abord le marché local, ensuite l'exportation vers la Guadeloupe et la Martinique, enfin vers les États-Unis. Non seulement la forêt peut alimenter des entreprises de menuiserie, charpente, maisons préfabriquées, etc., mais encore toute la chimie du bois : bois comprimé, reconstitué, déroulé, cellulose (il y a pénurie de cellulose dans le monde entier). Actuellement, on la saccage, la forêt, sous couleur de cultiver ; de place en place, on brûle, on désouche, on fait des abattis, on récolte du manioc, quelques haricots : deux ans après la terre est épuisée et entraînée par l'eau, on l'abandonne, on brûle un peu plus loin.

Pourtant, l'agriculture existait jadis près de Cayenne, au milieu des bambous royaux, entre quelques paillotes et la mairie, on peut lire encore sur un écriteau bleu délavé « plantation Félix-Potin ». Un fouillis de ronces et de lianes comble les cuvettes d'orangers et de citronniers, abandonnées faute de main-d'œuvre. Dans les terres inondées, argiles bleues et vertes du littoral, les Guyanes voisines pratiquent avec succès la culture du riz (magistral aménagement de polders à Surinam, grâce aux Javanais).

Pourquoi ne pas en faire autant ? Les trois Antilles (Guyane, Guadeloupe, Martinique) représentent un marché de 500.000 habitants et une consommation annuelle de 10.000 tonnes de riz. De plus, une fois les marécages transformés en polders, on peut, en alternance avec le riz, y faire de l'élevage. La pêche est elle aussi intéressante : des océanographes français sont en train d'étudier les innombrables espèces de poissons et le genre d'embarcations qui convient.

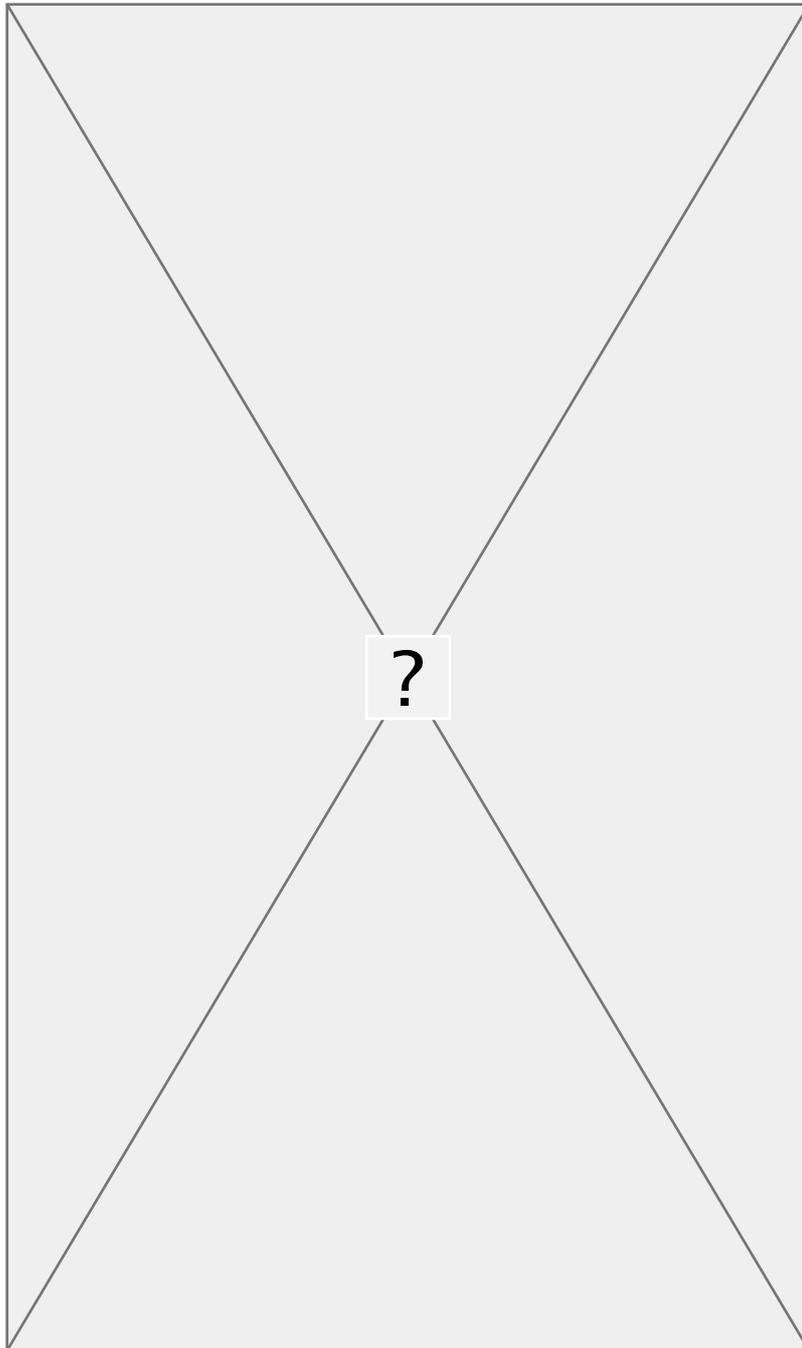


LES BLANCS, troisième des quatre races représentées en Guyane, vivent surtout à Cayenne, hormis les prospecteurs, qui séjournent dix-huit à vingt-quatre mois en forêt, habitent des carbets (huttes) bâtis sur pilotis recouverts de palmier tressé, et dirigent des équipes d'abatteurs Saumacas. Ils se nourrissent de gibier, poisson, manioc, tubercules, riz et bananes. Le Bureau minier comprend, sous la direction d'un

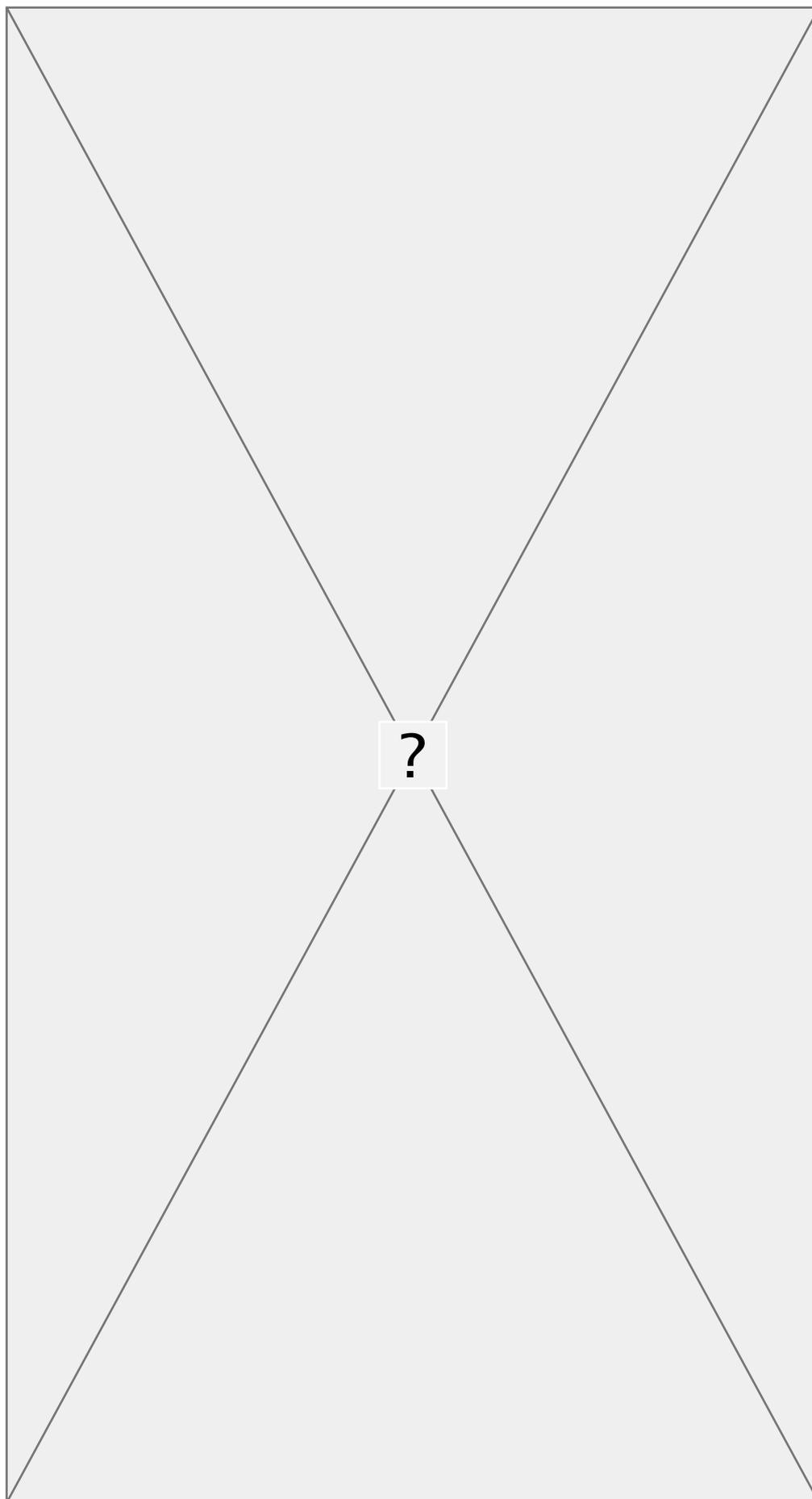
polytechnicien, 30 ingénieurs et 6 géologues. D'autres blancs, chefs d'entreprises ou propriétaires, s'enfoncent fréquemment à l'intérieur ; ainsi, M. Neyrat (à gauche), adjoint à M. Gauthier à la direction d'une des principales scieries du pays, remontant l'Orapu en canot. De Paris à Cayenne, une lettre met quatre jours ; de Cayenne à certains villages : quatre mois.

La Guyane peut donc être immédiatement industrialisée par l'exploitation de la bauxite et par la mise en place, aux embouchures des innombrables cours d'eau, d'unités de scierie, et d'usines où l'on transformerait le bois en matériau. C'est un pays capable de produire, et d'exporter. Un pays où l'on peut réduire les importations alimentaires (c'est-à-dire le coût de la vie et de la main-d'œuvre) puisque certains de ses terrains se prêtent à l'agriculture. C'est un pays sauvage et beau, où l'on peut prévoir des circuits touristiques en mettant à profit la situation géographique : relais obligatoire entre New-York et Rio, entre l'Amérique et l'Afrique, Cayenne est en face de Dakar le point le plus proche du continent africain. D'où son intérêt stratégique considérable. Les Américains utilisèrent la Guyane pendant la guerre, y construisirent deux aérodromes de classe internationale, une base formidable de forteresses volantes et viennent encore d'y ordonner pour 100 millions de dollars de travaux (le pays se trouve inclus dans le dispositif stratégique de défense des États-Unis, les Américains y ont prévu une rampe de guidage pour engins téléguidés, comme en Jamaïque).

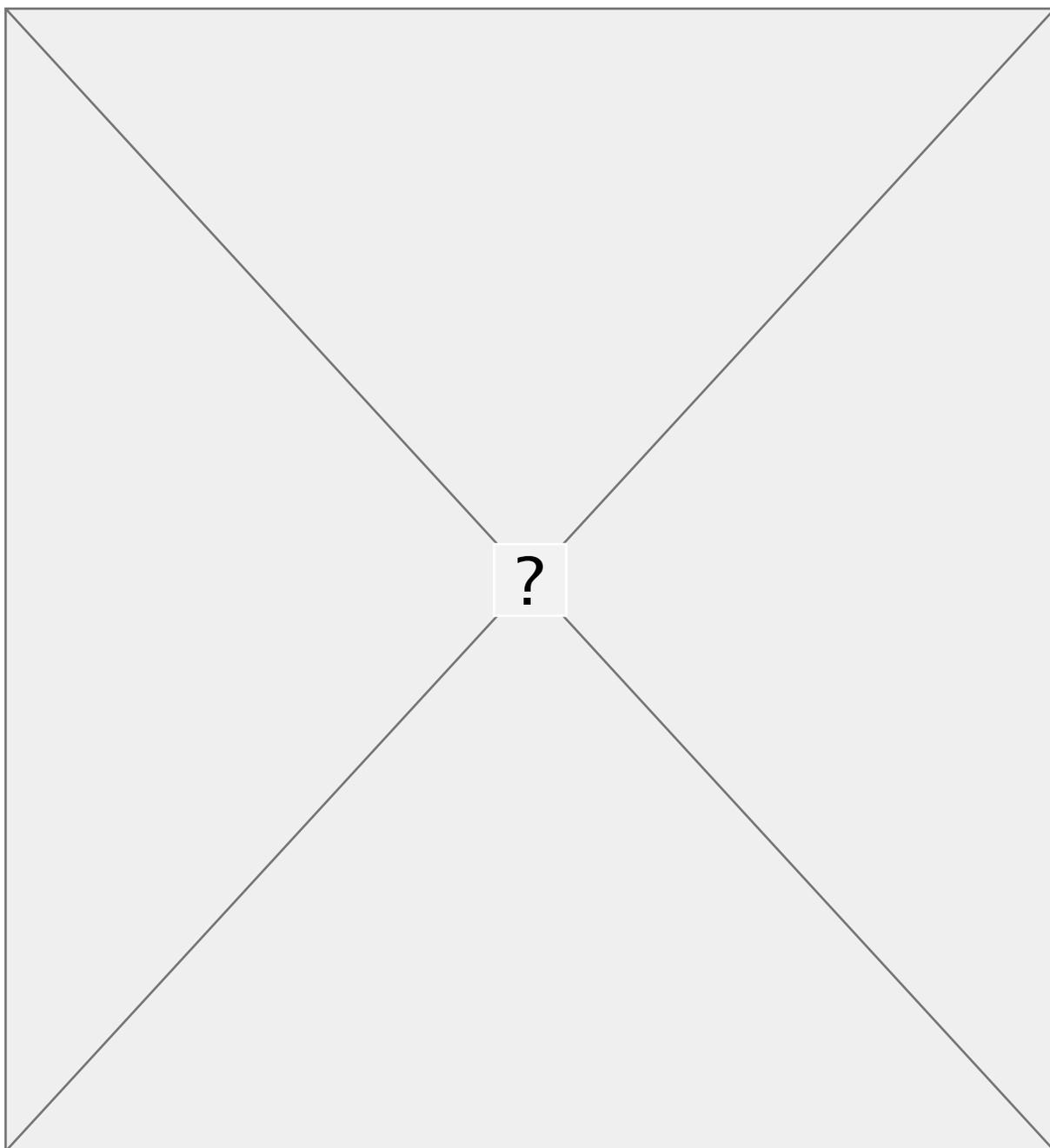
LA Guyane est le seul département français d'outre-mer où il n'y ait ni problème de population, ni question sociale. On n'y connaît pas les « békés », blancs nés en Martinique, caste féodale de propriétaires terriens qui ne se mêlent pas aux Créoles, et s'oppose à toute solution humaine des difficultés. Il n'y a pas une seule fortune métropolitaine en Guyane, pas d'ouvriers, pas de communisme. Échec éclatant sur le plan économique, elle est une réussite sur le plan culturel. Le Guyanais est instruit, poli, affable et doux, il est le seul latin que j'aie rencontré en Amérique latine (dans son ensemble, l'ancienne « société » créole est ou morte, ou à Paris, ou à Bordeaux (Gaston Monnerville, président du Conseil de la République, est d'origine guyanaise). Un pays vide, dont les rares habitants ne sont pas hostiles : tant d'autres pays débordent, tant de gens craquent entre des frontières trop étroites (voir les Antilles voisines : surpeuplement, chômage, excédent de 10.000 naissances par an), quelle tentation de pratiquer enfin un peuplement rationnel et de servir la Guyane tout en l'utilisant ! Autre tentation lorsqu'on est la France, cible de tant de tendresse encore et d'espoir de la part des Américains du Sud, de faire sentir sa présence physique sur leur continent, et d'élever un phare là où stagne le marécage. Les jeunes générations argentines et brésiliennes ne sont plus formées à Paris, mais aux États-Unis, les familles redoutant une nouvelle guerre qui les isole. S'il y avait une Faculté en Guyane ? Sans être trop présomptueux, s'il y avait au moins des émissions de radio françaises, des bibliothèques, des librairies ? Jusqu'ici, la seule contrebande entre Cayenne et les territoires alentour porte sur le champagne et les parfums. Est-il trop tard pour créer celle de l'art et de la pensée ?



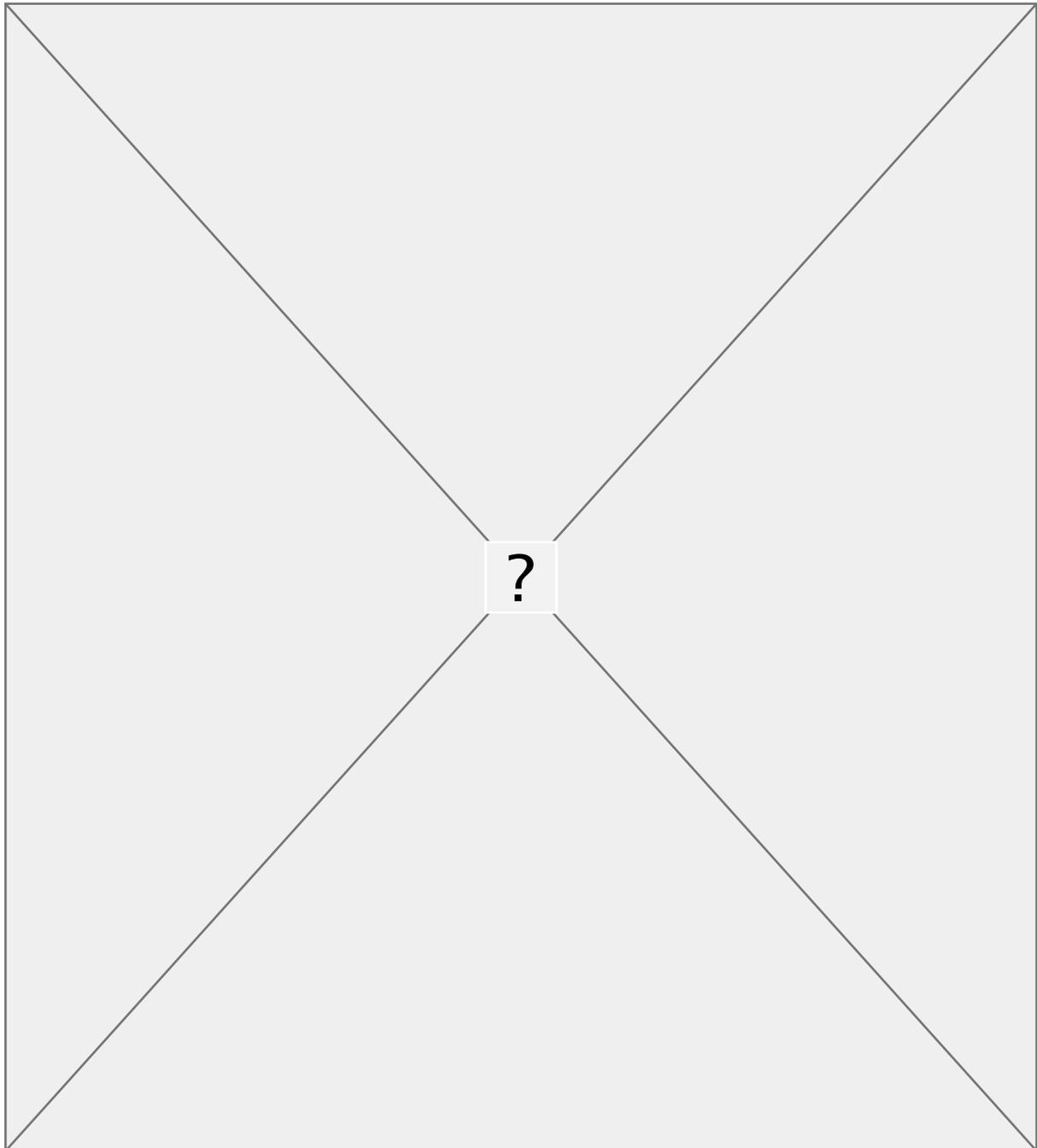
DEUX PLAIES ont marqué la région. L'or — qui provoqua une invasion d'aventuriers — et le bagne. Raymond Vaudé est un des rares qui s'en évadèrent. En 1937, il échoue en pirogue à Porto-Rico. De là, Il regagne la France. Arrêté, relaxé, il s'inscrit dans la Légion. Puis c'est la guerre. Prisonnier, Il s'évade. Résistance. Décoration. Réhabilitation. Il retourne à Cayenne, où il tient le meilleur restaurant. Son violon d'Ingres : élever les serpents.



AU CŒUR DE LA BROUSSE depuis 1935, le père Barbotin se voue aux jeunes. Son rêve : l'édification d'un vaste orphelinat. Ils sont vingt-quatre comme lui, pères du Saint-Esprit ou séculiers, à travers le territoire. Presque tous les Guyanais sont catholiques, entremêlant d'ailleurs ferveur religieuse, superstition et grande liberté de mœurs.



ABRUTIS PAR LE BAGNE, affaiblis par l'alcool, quelques anciens bagnards traînent encore à Cayenne une vie misérable, espérant un hypothétique rapatriement. Certains pourtant ont su se réadapter, qui occupent diverses fonctions : concierge à la préfecture, maître d'hôtel, comptable coiffeur, et même médecin. Cinquante autres attendent en prison l'examen de leurs dossiers.



BAUXITE, tantalite, or, hématite sont l'avenir minéral de la Guyane. La forêt son avenir végétal. La prospection s'organise, l'extraction donne ses premiers résultats. Pour vivre, un orpailleur livré à ses seules forces devrait fournir 2 grammes d'or par jour. Ci-dessous : dans l'Orapu-Comté, exploitation d'un gisement de bauxite, dont les trois Guyanes sont particulièrement riches.

Dans les conditions actuelles, c'est impossible. Tous, le fonctionnaire métropolitain, le civil de bonne volonté, le pessimiste, sont d'accord. Pourquoi ? Donnons leur la parole.

Le fonctionnaire : « Construire ? Mais savez-vous que sur la grosseur d'une poutre, sur la nécessité d'une moustiquaire. nous sommes obligés de consulter Paris ? et à Paris cinq ministères différents ? On accumule dossiers, rapports, enquêtes, contre-enquêtes. On nous dit : « Le paysan du Cantal n'a pas de douche ; pourquoi prévoyez-vous des douches ? » A Surinam, lorsqu'ils décidèrent de construire des logements, ils donnèrent carte blanche au directeur des Affaires sociales. Ici on ne fait confiance à personne. La politique gangrène tout. Le métropolitain fait trois fois le travail de l'indigène, mais le sénateur veut être réélu par sa clientèle locale, il donne à tous égalité de salaires. On vient de nous supprimer la prime d'installation, notre pouvoir d'achat tombe de 30 %. Qui va choisir de moisir deux années en Guyane, où le logement vaut 20.000 francs par mois, l'œuf 50 francs, où on ne peut même pas réparer une machine parce que le

personnel d'exécution n'existe pas, où il n'y a pas d'informations, pas de journaux et où la seule distraction consiste à aller danser la biguine, le samedi soir, au bal de la mairie ? »

Le civil de bonne volonté : « Vous avez vu le pays ? Un chef-lieu de 15.000 habitants, le reste dispersé dans la brousse, raison de deux cents âmes par commune. Savez-vous qu'il y a ici l'administration normale d'un département le 400.000 habitants : avec préfet, sous-préfet, secrétaire général, etc. ? Avant 1947, ce pays dépendait de la rue Oudinot ; maintenant il dépend de tout le monde, mais cherchez un spécialiste de la Guyane à Paris, vous ne trouverez pas. Ce pays sous-développé aurait dû normalement bénéficier du Point IV : il est département français. De quoi vit-il ? 4 milliards par an. Contrôlés par qui ? Affaires économiques, Finances, Contributions, Caisse centrale. Vous imaginez le retard, et le gaspillage ? Pour une licence d'importation, une pièce de tracteur ou de caterpillar, la demande se balade entre la préfecture et l'Office des changes, la Banque de Guyane et les Affaires économiques, . elle se perd, on recommence. Et les sociétés d'État ? Passe encore pour le Bureau minier, quoiqu'il devrait être dirigé par un homme d'affaires. Mais le F. I. D. A. G. (Fonds d'investissement pour le développement de l'agriculture guyanaise) et le Bureau agricole et forestier ? Est-ce avec des bureaux qu'on fait pousser le riz ? Et les syndicats d'éleveurs ? Qu'est-ce qu'ils élèvent depuis trois ans ? Le lait arrive de France, en poudre... Chaque semaine, l'avion d'Air France ou de la Pan American Airways dépose à Cayenne un haut fonctionnaire en inspection ou un parlementaire en tournée. D'où vient-il ? De France. Où va-t-il ? En France. Qui a l'idée d'aborder la Guyane par le bon côté, c'est-à-dire par New-York, Caracas ou Rio ? »

Je demande à mon homme pourquoi il n'exploite pas, au lieu de végéter dans un emploi mineur.

« Exploiter ? Avec quoi ? Ni mécanisation ni main-d'œuvre. Pourquoi voulez-vous qu'un gaillard athlétique à qui on donne 1.000 francs par jour à faire le planton accepte de travailler moyennant 500 francs ? La vie coûte trop cher : tout vient de France, même le ciment, alors qu'il y a du bois à n'en savoir que faire. On n'obtient pas de devises : si j'achète une chemise en popeline des îles à Paramaribo, elle me coûte 800 francs ; faute de florins, je la commande en France à 2.000 francs. Si encore nous avions un port. Mais nous dépendons complètement de la Martinique. Avant guerre, les cargos venaient de Marseille une fois par mois. Actuellement, tout transite à Fort-de-France ; les marchandises, on les laisse parfois quatre mois à quai, vous voyez cela d'ici, quand on attend des instruments de travail. Sans compter les dégâts. La Transat fait la loi, et la mafia des commerçants guyanais en profite.

— Pourquoi n'utilise-t-on pas l'avion-cargo, comme au Brésil ?

— La Guyane est le dépotoir de la France. On a envoyé les avions au rebut, des Sky amphibies, avec hélices pas adaptées, mauvais moteurs. Pourtant, tout ici dépend de l'aviation. Mais attendez : les marchandises arrivent à prix d'or, nous ne les possédons pas pour autant : il y a quelques mois, un de mes amis reçoit de Pau une caisse, contenant un cochon en boîtes. La douane demande le détail des boîtes. Mon ami l'ignore. S'agit-il des tarifs ? Non, les marchandises françaises ne paient rien en douane. Il s'agit des statistiques : c'est le règlement ; combien de boîtes contiennent du jambon, et combien du saucisson... La caisse est restée en douane.

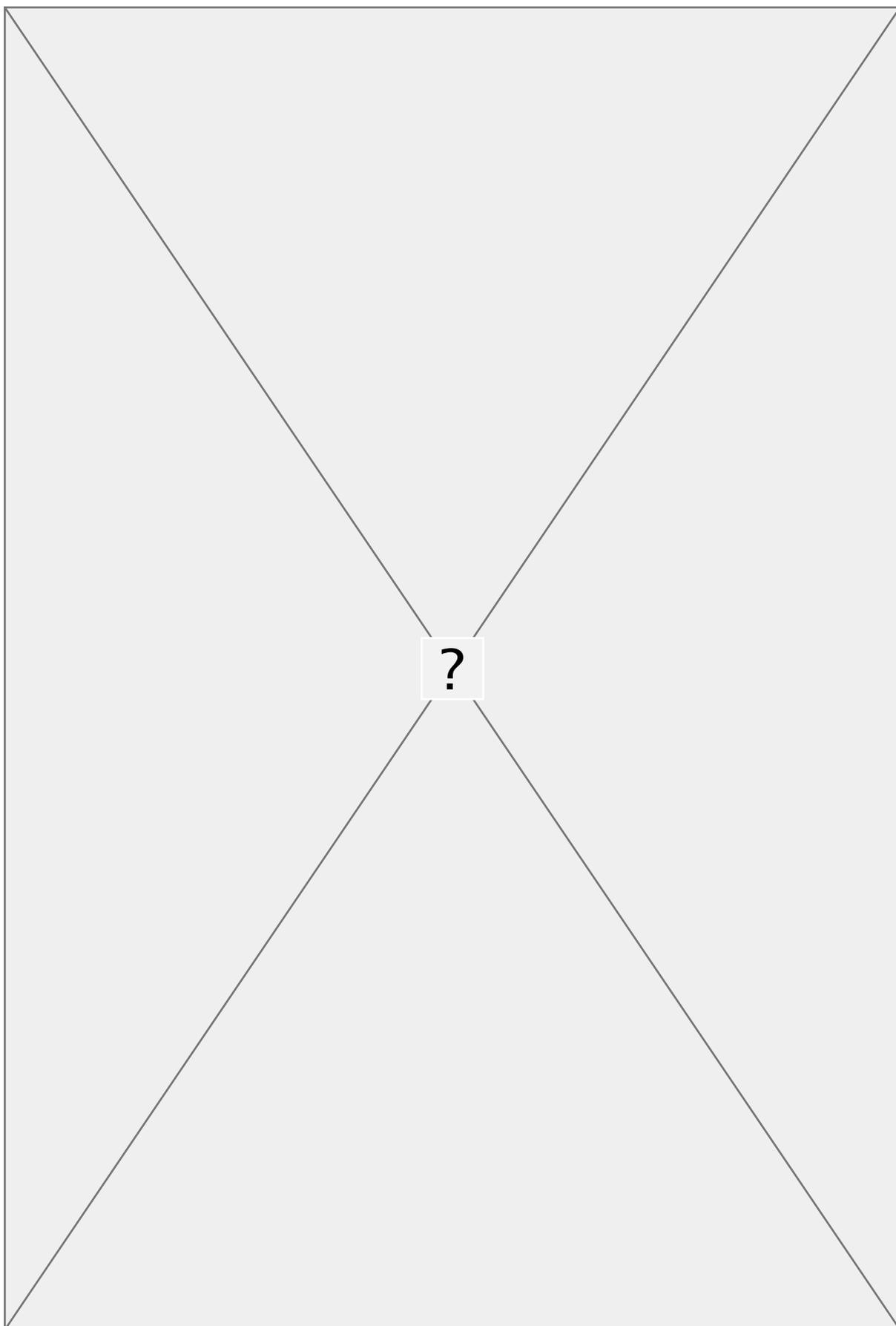
— Je commence à comprendre mes Français de Belem... A deux heures d'avion de Cayenne, en Amazonie brésilienne, je rencontre un couple de Français. Ex-pâtisseries, ils s'installaient dans une grande ferme qu'ils viennent d'acquérir. « Pourquoi pas en Guyane française ? », ai-je demandé. « Ici, l'Institut agronomique nous donne toutes facilités. À Cayenne, on vous met que des bâtons dans les roues... »

— C'est pourquoi il n'y a pas de capitaux privés en Guyane. Comment voulez-vous qu'un capitaliste français, après enquête personnelle dans ce pays, songe encore à y placer des fonds ? »

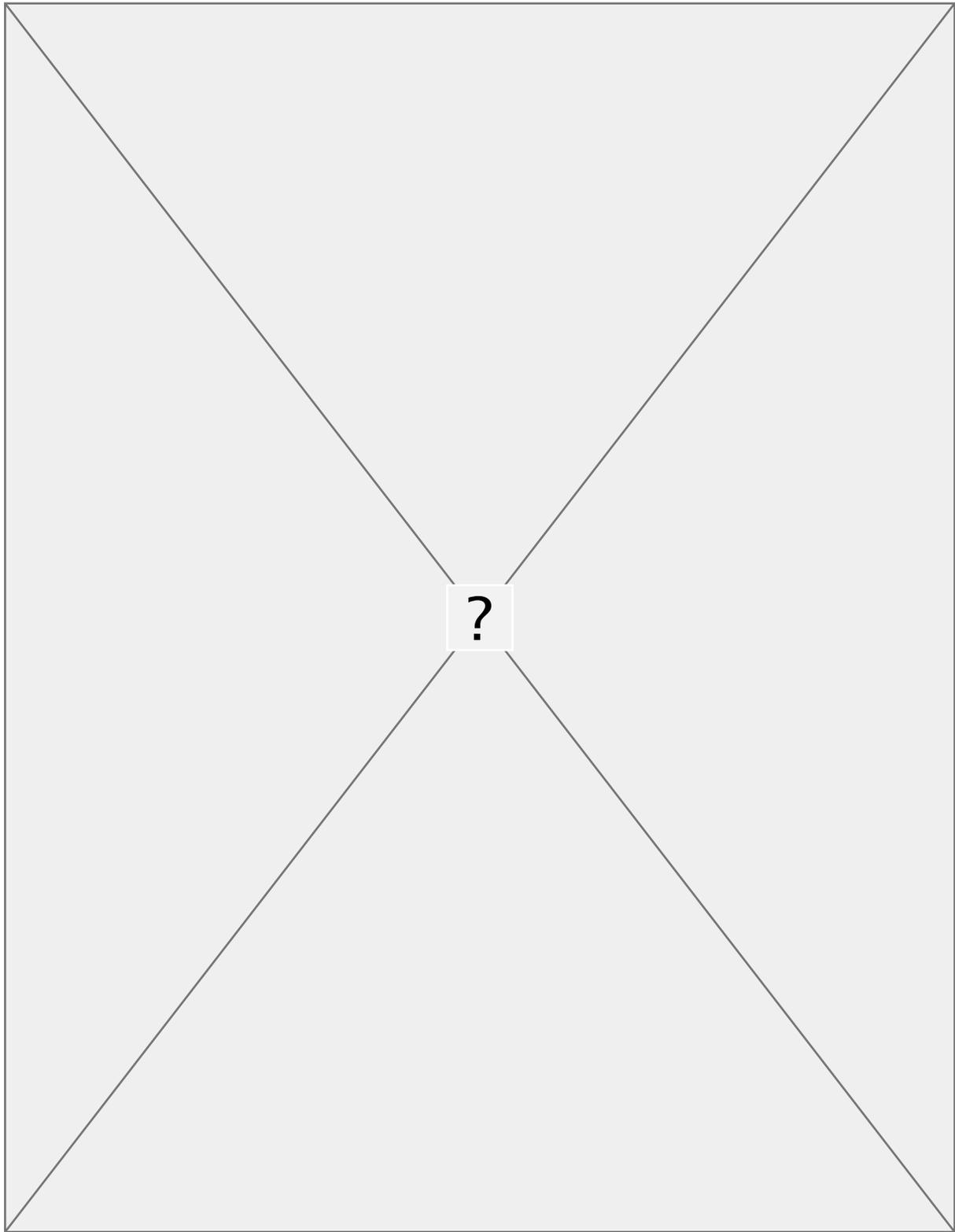
C'est vrai. A part le préfet et deux ou trois fidèles, le reste dénigre, se lamente, décourage. Le directeur de la banque, le recteur du Lycée, le représentant de la Caisse centrale, les magistrats, l'évêque (qui est d'ailleurs fonctionnaire français : la Guyane a été oubliée dans la loi de séparation de 1905). C'est un concert. On vous dit : « Conditions géographiques défectueuses, pas de port en eau profonde, boues de

l'Amazone, barre le long du Maroni, impossible de faire venir de gros bateaux, fleuves coupés de sauts et de rapides, la forêt rend impossible l'ouverture d'aérodromes. D'ailleurs la forêt, vous ne l'exploitez pas : les essences sont trop dispersées, l'éloignement de la métropole trop grand. La bauxite non plus. Comment l'évacuerez-vous, avec l'envasement ? » Si on leur dit qu'une mission hydrographique étudie actuellement les profondeurs et le moyen de réduire la barre : « Et le carburant pour l'usine d'alumine ? Pas de barrage possible dans les environs, il faut amener du gasoil thermique. D'où ? De Trinidad ? Et la main-d'œuvre ? » Si on leur dit qu'on peut mécaniser, comme les Américains ont fait dans leurs gigantesques installations d'extraction du fer au Venezuela, où la manœuvre nécessite à peine cinq hommes : « Et le chômage ? » Si on leur dit que Pechiney est suffisamment intéressé par cette bauxite pour étudier actuellement dans son usine pilote de France 2 tonnes prélevées à cet effet et expédiées par bateau, ils répondent : « La France et l'Afrique française produisent déjà beaucoup trop de bauxite, les capitalistes français n'acceptent pas ce qui n'est pas rentable immédiatement, surtout lorsqu'il s'agit de dépenser 15 milliards d'équipement avec l'espoir d'en gagner 20. » Si on leur dit : « Mais si la France refuse, les Américains aussi sont intéressés, Reynolds, qui a racheté déjà et fait répartir la bauxite végétant en Guyane anglaise, a visité le gisement. D'autres, comme Harwey de Los Angeles sont prêts à discuter... » Alors ce sont des cris de paon : « Comment ? Vous voulez vendre la Guyane aux Américains ? »

La méfiance que les fonctionnaires de Guyane éprouvent à l'égard des États-Unis relève du délire passionnel, On oublie que quel que soit l'exploitant, le client sera toujours l'Amérique et que, par une fatalité économique qui n'a rien à voir avec le sentiment, tous les pays d'Amérique ont actuellement leur économie accrochée à celle des États-Unis. Pour la minuscule Guyane, il ne peut s'agir au plus que de monnayer cette influence au mieux des intérêts français. La Conférence panaméricaine de Caracas, en mars 1954, a redonné de l'actualité et de la virulence aux tendances anticolonialistes des vingt et une nations américaines. Elles revendiquent « l'Amérique aux Américains ». Dans ces conditions, on peut se demander si le moment est bien choisi pour faire démarrer la Guyane. Ne va-t-on pas au-devant d'obstacles politiques et diplomatiques insurmontables ?



LES ROUGES sont en voie d'extinction. Il en reste 14.000 environ d'origines différentes. Les uns, autochtones, premiers occupants de la Guyane ; les autres, venus de la forêt brésilienne (Roucouyennes, Oyampis). Cette jeune fille Galibi (ci-dessus) appartient à la seule tribu (400 individus) qui pêche et navigue en mer, et dont la natalité dépasse la mortalité. Elle vit à Grosse-Roche, près de Iracoubo.



POTIERS, VANNIERS DE TALENT, les Indiens habitent des cases sans parois, dorment dans des hamacs, chassent, pêchent, fument, et conservent de la vie une conception irrationnelle. Ennemis de la contrainte et de l'effort, ils maintiennent, face aux Créoles, une assez grande unité raciale.

À notre avis, certainement pas : Des mouvements tels que ceux qui remuèrent récemment la Guyane britannique et le Honduras font croire à des révolutions proches. Sur place, on comprend qu'il n'en est rien. Les Américains du Nord font passer la lutte contre le communisme avant tout. Tenant les clés de l'économie sur le continent, ils sont en mesure de régler le robinet des aspirations populaires, et, si la morale y trouve rarement son compte, cela permet par contre de supputer sans risques. En Guyane britannique et au Surinam, le problème nationaliste est un problème hindou, qui n'existe pas en Guyane française. Le parti de Jagan, qui a des adeptes en Surinam, revendique la fédération des trois Guyanes. Vœu logique si l'on s'en tient à l'unité

structurale des territoires, mais absurde si l'on songe que l'on mettrait en commun peu d'hommes et de capitaux, et trois économies non complémentaires, mais concurrentes (bauxite, or, riz, élevage, canne à sucre). D'ailleurs, la Hollande donne l'exemple : elle a rapatrié les cadres d'ingénieurs et de techniciens indonésiens, uniques au monde, et en quatre ans parvint à mettre en valeur le nord-ouest du territoire.

Qu'il y ait des risques à prendre, nous l'avons dit. Physiquement et moralement, la Guyane est un pays dangereux. On y compte plus de morts violentes qu'ailleurs. Les remorqueurs se retournent en remontant du bois, on s'y noie, on fait des atterrissages forcés dans la rivière, tel celui qui coûta la vie à un député qui accompagnait le préfet. L'exploration tragique de Maufrais est récente (il resta sourd à toutes les mises en garde, affirmant que « pour réussir dans le journalisme, il fallait ou un scandale, ou un exploit sportif »). La Guyane vaut-elle le risque ? Nous le pensons. Que lui faut-il ? Des capitaux et des hommes.

Un Français naturalisé Américain, Rotival, chargé par les Affaires économiques d'étudier le planning du développement de la Guyane, a proposé de faire financer les dépenses d'équipement par la Banque, internationale. De toutes façons, il est nécessaire de poser le problème d'ensemble, ce qu'on n'a encore jamais fait, et de mettre la Guyane à sa place, en zone dollar, et non en zone franc. Une fois la monnaie autonome, il s'agira d'attirer les capitaux privés. On a fait en 1952 une amorce de dégrèvement fiscal ; on supprima les impôts de toute société réinvestissant ses bénéfices en Guyane. Comme aucune société n'a fait jusqu'ici de bénéfices, ce décret souligne la parfaite harmonie entre les nécessités locales et le souci qu'on en a à Paris. Les taxes de transaction et d'importation ont été supprimées. Mais les impôts restent à peu près les mêmes qu'en métropole (869 personnes les paient). Pourquoi ne pas voir grand une bonne fois ? De toutes façons, il faut faire craquer les coutures de l'administration. Une fois l'horizon administratif élargi, et suffisamment de garanties financières, pourquoi les capitaux bouderaient-ils ? Le gisement de bauxite est à vendre. Nous souhaitons que le minerai soit traité sur place. On évalue à 15 milliards les crédits d'équipement. Si l'amateur est français, tant mieux. Sinon, qu'on traite avec le plus offrant.

En agriculture, on peut récupérer immédiatement 100.000 hectares de terres alluvionnaires au nord de Mana et au sud de Cayenne.

Dans l'exploitation forestière, il s'agit de sélectionner rigoureusement les cadres et la maîtrise, l'importance des capitaux restant secondaire. Pour diminuer le prix de revient, il vaut mieux prévoir l'intégration de toutes les industries du bois, de l'abattage jusqu'à la pâte à papier.

Passons à la question main-d'œuvre. Que dix mille jeunes Français débarquent demain en Guyane, ils devront repartir par le bateau suivant. Le peuplement ne peut être que progressif, le recrutement exige un discernement et des soins infinis. Il faut trier sur le volet des éléments d'élite, exiger d'eux une haute qualité non seulement technique, mais humaine, et les payer en conséquence. En ce qui concerne la main-d'œuvre de base, le Guyanais travaille aussi bien qu'un autre, si on l'éduque et si on lui donne un bon salaire. Les Antilles (françaises et anglaises) sont un réservoir d'hommes inépuisable : au lieu d'entretenir les chômeurs, qu'on les attire avec une petite propriété et un emploi stable, Pour construire, on peut faire appel à des maçons italiens en contrôlant de près le recrutement (l'immigration italienne a créé les plus grandes villes d'Amérique du Sud). Pour la culture du riz, il faut des Asiatiques : soit des Javanais de Surinam — trente mille d'entre eux ne veulent ni rester en Guyane hollandaise ni rentrer en Indonésie, il suffirait d'une entente avec la Hollande pour en bénéficier — soit des Japonais, soit des Indochinois. Notons que la main-d'œuvre nord-africaine s'acclimate très bien dans les régions amazoniennes. La réussite dépend uniquement du soin qu'on mettra à recruter.

En dépit des inconvénients, des difficultés et des risques, la Guyane est pour la France une occasion inespérée. Pour les Français aussi.

FIN